



HAL
open science

Noter, inscrire, compiler : les cartes à jouer comme outils du savoir

Jérôme Lamy, Jean-François Bert

► To cite this version:

Jérôme Lamy, Jean-François Bert. Noter, inscrire, compiler : les cartes à jouer comme outils du savoir. Les cartes à jouet du savoir. Détournements savants au XVIIIe siècle, Schwabe, 2023. hal-04209581

HAL Id: hal-04209581

<https://univ-tlse2.hal.science/hal-04209581v1>

Submitted on 18 Sep 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Noter, inscrire, compiler : les cartes à jouer comme outils du savoir

Jean-François Bert et Jérôme Lamy

Cet ouvrage fait surgir de minces objets de connaissances. Quoi de plus banal, de plus anodin, de moins susceptible d'attirer l'attention dans l'arsenal savant, qu'une carte à jouer. Ces petits cartons imprimés sur une face et vierge sur l'autre, déclassés de leur fonction ludique, ont pourtant constitué, à l'époque moderne, des supports fréquents de notes érudites, d'ébauches de raisonnement, de renseignements bibliographiques, d'argumentaires ramassés, de données élémentaires. Ces cartes ont été, sur presque deux siècles, l'une des surfaces privilégiées du savoir en construction voisinant avec une foule d'autres aplats de papiers prêts à jalonner la réflexion, à engager l'accumulation de renseignement, à amorcer un brouillon, à ordonner un plan, à trier des titres d'ouvrages. À côté des feuilles volantes, des enveloppes, des carnets, des marges, des cahiers, ces cartes ont occupé une place singulière, inédite peut-être. Parce qu'un objet à l'origine strictement ludique correspondait à une certaine demande savante (des surfaces limitées, mobiles, faciles à classer, prêtes à l'emploi), les cartes ont été détournées des circuits commerciaux et des espaces de loisirs et ont intégré une nouvelle économie – celle de l'annotation érudite, du travail préparatoire, de la masse d'écrits informels nourrissant la recherche savante.

Nous consacrons ce livre collectif à cet objet singulier du savoir – un objet détourné par le travail scientifique – pour essayer de mieux saisir ce que l'historiographie récente de la matérialité peut désormais faire surgir, soit un ensemble de pratiques ordinaires, discrètes, invisibles presque, qui ordonne la vie savante, la scande et constitue sa texture la plus élémentaire. Sous l'apparence de l'anodin, ce sont en fait des modalités concrètes de connaissance, de mémorisation, de classement, d'argumentation et de compilation qui se font jour. Parce que les cartes à jouer ont correspondu, à un moment précis de l'histoire des savoirs, à une attente spécifique pour cadrer, discipliner, organiser, synthétiser et retenir les éléments saillants du monde qu'il fallait expliquer, elles ont constitué l'évidence quotidienne d'une prise de note savante.

Dans cette introduction, nous revenons sur la grande configuration socio-épistémique qui, du XVIII^e siècle au XIX^e siècle a trouvé dans la carte à jouer une sorte de compromis pour la prise de note et la compilation des informations scientifiques. Nous commencerons par spécifier les exigences modernes de l'annotation et le déploiement de multiples technologies de papier¹ puis nous esquisserons les grandes lignes de l'économie ludique de la carte à jouer et ses liens avec la mise en fiches.

Les technologies de papier et l'avalanche de données savantes²

¹ Nous empruntons le syntagme à Vincent Denis et Pierre-Yves Lacour, « La logistique des savoirs. Surabondance d'informations et technologies de papier au XVIII^e siècle », *Genèses. Sciences sociales et histoire*, n° 102, 2016, p. 107-122.

² Nous employons le terme « avalanche » en référence à Ian Hacking qui parle d'« avalanche de nombres imprimés » à propos de la statistique au XIX^e siècle (Ian Hacking, « Biopower and the avalanche of printed numbers », in Vernon W. Cisney, Nicolae Morar (eds.), *Biopower. Foucault and Beyond*, Chicago, The University of Chicago Press, 2015, p. 65-81. Les historien·nes de l'information parlent également de surabondance (*overload*). (e.g. : Ann Blair, « Reading Strategies for Coping with Information Overload, ca. 1550-1700 », *Journal of the History of Ideas*, vol. 64, n° 1, 2003, p. 11-28) ou d'« explosion de l'information » (Isabelle Charmantier, Staffan Müller-Wille, « Worlds of Paper : An Introduction », *Early Science and Medicine*, vol. 19, n° 5, 2014, p. 386).

Dès la Renaissance, les érudits et les lettrés notent tout en redoutant la multiplication des informations et des données publiées, transcrites, imprimées, manuscrites et mises en circulation. L'historien américain Paul Dover souligne ainsi, à bon droit, que les débuts de l'époque moderne sont marqués par la perception d'une « variété » et d'une « abondance » d'informations³. Cette avalanche de renseignements, d'indications, de nouvelles, de données, de documents a suscité des mises en forme et des mises en ordre multiples. Il s'agissait à la fois de codifier des opérations de tri, de construire des instruments de classements, de mettre au point des schèmes de catégorisation. Ann Blair a bien montré que non seulement « la masse des extraits rassemblés dans les manuscrits et imprimés (...) fut unique à la Renaissance », mais également que « [l']imprimerie facilita la prolifération et la croissance des ouvrages de référence. Elle allégea les coûts de production, y compris pour des livres volumineux, favorisa la compilation en accroissant le nombre de livres à résumer, et stimula la production de papier, support idéal pour stocker les notes manuscrites »⁴. Cependant, ce n'est pas seulement la disponibilité matérielle des surfaces d'inscription qui permet d'expliquer l'immense prolifération d'écrits à l'époque moderne. L'historienne évoque aussi « un appétit puissant d'information »⁵. La pulsion cumulative qui anime les lettrés de l'époque moderne s'enracine dans le souvenir, dans les « pertes (...) du savoir antique », ainsi que dans la « contribution au bien commun » par la compilation d' « une matière variée utile à un public aux intérêts divers »⁶.

L'« art de la mémoire »⁷, hérité de l'Antiquité grecque et renouvelé au Moyen Âge⁸, a perduré jusqu'à l'époque moderne. Mais, à partir de la Renaissance, la quantité de données disponibles rend caduque les dispositifs mnémotechniques ordinaires. L'écrit vient alors suppléer ce qu'aucune compétence cognitive ne peut plus prendre en charge. Il permet un tri, une sélection, un classement des informations nombreuses que l'on peut, désormais, sans cesse reprendre et actualiser. Ce que la prise de note permet de mettre au jour c'est une nouvelle « économie de l'attention » et de la mémoire dont Lorraine Daston a montré qu'elle pouvait être alors parfois sévèrement jugée. Les exigences des « devoirs civiques, religieux et familiaux »⁹ n'étaient pas compatibles avec la luxuriance des notes, la pulsion irrésistible pour la connaissance ou encore la manie du soulignement.

Bien sûr, l'arrivée de l'imprimé a bouleversé l'offre éditoriale en multipliant les supports. Mais les historien.nes ont relativisé la rupture introduite par cette technologie en insistant sur l'antériorité de la culture écrite au Moyen Âge, sur les dangers d'une surdétermination des explications historiques par la technique et sur la longue histoire du chevauchement entre l'imprimé et le manuscrit¹⁰. Si l'impression à caractères mobiles déploie davantage

³ Paul Dover, « Variété et abondance. La *copia* et l'histoire de l'Europe des débuts de l'époque moderne », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, n° 149, 2021, p. 23-45

⁴ Ann Blair, *Tant de choses à savoir. Comment maîtriser l'information à l'époque moderne*, Paris, Le Seuil, 2020, p. 18-19.

⁵ *Ibidem*, p. 19.

⁶ *Ibidem*.

⁷ Frances A. Yates, *L'art de la mémoire*, Paris, Gallimard, 1966.

⁸ Mary Caruthers, *Machina Memorialis. Méditation, rhétorique et fabrication des images au Moyen Âge*, Paris, Gallimard, 2002.

⁹ Lorraine Daston, « Taking Note(s) », *Isis*, vol. 95, n°3, 2004, pp. 445. Sur la question de l'attention, voir notamment Yves Citon, *Pour une écologie de l'attention*, Paris, Le Seuil, 2014.

¹⁰ Voir notamment le débat entre Elizabeth Eisenstein et Adrian Johns : Elizabeth L. Eisenstein, *The Printing Press as an Agent of Change. Communications and cultural transformations in early-modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 1979, Elizabeth L. Eisenstein, *The Printing Press as an Agent of Change. Communications and cultural transformations in early-modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998, Adrian John, « How to acknowledge a revolution ? », *American Historical Review*, vol. 107, n° 1, 2002, p. 106-125, David McKitterick, *Textes imprimés et textes manuscrits. La quête de l'ordre, 1450-1830*, Lyon, ENS Éditions, 2018. Nous nous permettons de renvoyer, pour une synthèse récente, à Jérôme Lamy, Johann Petitjean, « Du livre à

l'offre éditoriale, c'est en fait toute l'époque moderne qui bruit de la circulation du papier et de l'encre frénétique des feuilles. Les administrations d'État¹¹, la diplomatie¹², l'espace public de la discussion¹³, les manifestations publiques de l'autorité¹⁴, le souci de l'archivage¹⁵ : toutes ces pratiques se sont largement intensifiées durant l'époque moderne et expliquent, au moins en partie, pourquoi l'économie scripturaire connaît alors une profonde mutation qui va finir par toucher le champ scientifique en lui donnant des traits spécifiques et très vite discernables. Le livre scientifique permet en effet la confrontation des arguments et la cumulation des résultats¹⁶. Les expériences et les observations sont désormais disponibles dans des périodiques spécialisés¹⁷. « L'entour » du texte¹⁸ est organisé par le développement des index, des notes, ou des tables des matières... L'information scientifique est peu à peu cadrée, organisée, filtrée, structurée par les nouvelles surfaces d'expression imprimées. Parallèlement à la mutation du régime d'argumentation¹⁹ et d'administration de la preuve (qui voit notamment la disparition de la subjectivité durant le XVIII^e siècle²⁰), le texte scientifique connaît certaines formes de standardisation (comme l'apparition de la signature de l'auteur notamment²¹). La masse produite d'observations, de résultats d'expériences, d'argumentaires, de données chiffrées, de dessins et de figures devient considérable. Les savants ont de plus en plus de difficulté à suivre l'intégralité de ce qui est produit, les obligeant à sélectionner, trier, mais aussi synthétiser pour rester informés des nombreux travaux en cours.

L'historiographie récente a surtout mis en évidence deux aspects matériels essentiels des technologies ordinaires de l'écriture savante à l'époque moderne. D'une part, l'économie du papier apparaît comme essentielle à toutes les opérations scripturaires qui sous-tendent ce travail de communication et d'information scientifique : la disponibilité et le coût de cette matière première sont au fondement du régime de production et de diffusion des savoirs. D'autre part, la prise de note s'impose rapidement comme le moyen d'organiser, pour soi, une saisie des éléments essentiels d'un développement, des traits saillants d'un argumentaire,

l'information : un tournant historiographique », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, n° 150, 2021, p. 169-192, Jérôme Lamy et Johann Petitjean, « Mondes de l'écrit et société de l'information à l'époque moderne », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, n° 149, 2021, p. 13-21.

¹¹ Jérémie Ferrer-Bartomeu, « L'État à la lettre. La mise en circulation de l'information politique et administrative dans les arcanes du pouvoir (Royaume de France, 1570-1610) », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, n° 134, 2017, p. 41-63.

¹² Johann Petitjean, *L'intelligence des choses. Une histoire de l'information entre Italie et Méditerranée (XVI^e-XVII^e siècles)*, Rome, École Française de Rome, 2012.

¹³ Jürgen Habermas, *L'Espace public : archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot, 1978.

¹⁴ Michèle Fogel, *Les Cérémonies de l'information dans la France du XVI^e au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1989.

¹⁵ Maria Pia Donato, Anne Saada (dir.), *Pratiques d'archives à l'époque moderne. Europe, mondes coloniaux*, Paris, Classiques Garnier, 2019.

¹⁶ Elisabeth Eisenstein, « Le livre et la culture savante », in Roger Chartier, Henri-Jean Martin (dir.), *Histoire de l'édition française*, T. I : *Le livre conquérant, du Moyen Âge au milieu du XVII^e siècle*, Paris, Fayard, 1989, p. 671-697.

¹⁷ Jeanne Peiffer, Jean-Pierre Vittu, « Les journaux savants, formes de la communication et agents de la construction des savoirs (17^e – 18^e siècles) », *Dix-huitième siècle*, n° 40, 2008, p. 281-300.

¹⁸ Ann Blair, *L'entour du texte. La publication du livre savant à la Renaissance*, Paris, Bibliothèque Nationale de France, 2021.

¹⁹ Steven Shapin, « Une pompe de circonstance. La technologie littéraire de Boyle », *Culture technique*, n° 14, 1985, p. 71-87.

²⁰ Christian Licoppe, *La formation de la pratique scientifique. Le discours de l'expérience en France et en Angleterre (1630-1820)*, Paris, La Découverte, 1996, p. 260-264. Mais aussi, et en lien avec les pratiques d'observations qui se modifient entre 1750 et 1850 : Lucien Deraine, « Que vient l'observateur ». *Penser l'observation (1750-1850)*, Genève, Droz, 2022.

²¹ David Pontille, *La signature scientifique. Une sociologie pragmatique de l'attribution*, Paris, CNRS éditions, 2004.

des données les plus significatives d'une expérience ou d'une observation, les points particuliers d'un récit.

Concernant le papier et son rôle, David Bellingradt l'a dit sans détour : « le début de l'Europe moderne a été l'ère du papier – une ère de production du papier, d'utilisation du papier, de consommation du papier, et aussi de commerce du papier »²². Si le papier est évidemment la matière matricielle de l'imprimerie et du secteur de l'édition, il est présent partout, sous toutes les formes dans la vie quotidienne – et tout particulièrement celle des savants. Lorsque la masse papetière envahit l'Europe, les modes de fabrication sont alors étonnamment stables : « Entre le quatorzième et le dix-neuvième siècle, les ressources, la technologie, les investissements financiers et les compétences nécessaires à la production de papier n'ont pas changé de manière significative en Europe »²³. Les ingrédients nécessaires pour constituer la pâte à papier sont, invariablement, les « chiffons de lin (ou de chanvre), [l']jeu et [la] gélatine »²⁴. Le secteur d'activité qui concerne la fabrication du papier ne cesse alors de voisiner avec « l'industrie textile [qui] transformait également des matières en nouveaux produits »²⁵. Le commerce florissant de la surface prête pour l'inscription est particulièrement proliférant ; il faut imaginer « des centaines de types différents de produits papetiers (...) », avec « une pléthore de qualité et de formats différents en Europe, généralement sous forme de papier blanc, mais il y avait aussi de plus petites quantités de papiers bleus et colorés »²⁶. Sans compter les « papiers usagés et vieux provenant de livres invendus, rejetés ou dont les ventes étaient faibles (...) »²⁷. Le Nouveau Monde est un exemple intéressant de la manière dont le papier est considéré comme une denrée importante, rare, mais aussi symbolique. Aude Argousse a ainsi pu montrer dans son étude portant sur les conditions matérielles de l'écriture publique que dans l'Amérique espagnole, si la production de papier est interdite durant toute l'époque coloniale, il ne cesse en fait de circuler « sous différentes formes actes officiels, *papelitos*, *papelotes*, lettres, correspondance, rapports, *boletas*, *billetes*, *vales*, reçus, ordonnances, *provisiones*, cahiers, registres, mais aussi cartes à jouer, emballages, éventails ou encore pour fumer le tabac ou confectionner des cartouches »²⁸. La crainte de ne pouvoir disposer de surfaces d'écriture alimente aussi une économie drastique des réserves disponibles. On voit se développer des pratiques de récupérations étonnantes. Signe, pour Argousse, que le papier est un enjeu (géo)politique d'importance dont les flux déterminent, au moins pour une part, la possibilité d'un fonctionnement de l'administration d'un pays.

Dans cette masse de papiers disponibles, les savants vont prélever ce qui va leur permettre de noter, imprimer, corriger, emballer... De ce point de vue, le XVIII^e siècle donne à voir, certainement avec une grande clarté, comment les savants décident d'utiliser le papier qu'il faut distinguer, comme le rappelle Claire Bustaret, entre les papiers à écrire "moyens" et "fins"²⁹. L'historienne et codicologue ajoute concernant les emplois courants de papiers chez les lettrés que :

²² David Bellingradt, « The Paper Trade in Early Modern Europe: An Introduction », in Daniel Bellingradt, Anna Reynolds (eds.), *The Paper Trade in Early Modern Europe. Practices, Materials, Networks*, Leyde, Brill, 2021, p. 1.

²³ *Ibidem*, p. 14-15.

²⁴ *Ibidem*, p. 15.

²⁵ *Ibidem*.

²⁶ *Ibidem*, p. 18.

²⁷ *Ibidem*, p. 19.

²⁸ Aude Argousse, « Désassembler les écritures publiques dans une société coloniale (Santiago du Chili, 1800) », in Françoise Briegel (dir.), *Matières à raisons, Savoirs*, 2022, <https://savoirs.app/fr/articles/desassembler-les-ecritures-publiques-dans-une-societe-coloniale-santiago-du-chili-1800>

²⁹ Claire Bustaret, « De l'écritoire au laboratoire. Le papier comme instrument de travail au XVIII^e siècle », in Claire Bustaret, *Écriture épistolaire et production des savoirs au XVIII^e siècle. Les réseaux de Jean-François Séguier*, Paris, Classiques Garnier, 2019, p. 27.

le pliage in-4° est nettement dominant : les bifeuillets vendus in-folio, séparés en deux feuillets qui sont repliés chacun en deux, se présentent tantôt tels quels, notamment comme support de lettres (le revers du second feuillet portant l'adresse), tantôt en cahiers, cousus ou non, pour les brouillons rédactionnels ou les copies d'extraits de lecture. Lorsque les feuillets sont utilisés recto-verso, les pages sont souvent divisées en deux zones plus ou moins égales par un pli vertical qui permet de réserver une colonne de droite à la rédaction (ou à la mise au net) et une colonne de gauche aux corrections et ajouts³⁰.

Les nombreux formats des papiers induisent des usages différenciés. La note, le carnet, la feuille volante sont autant de surfaces qui vont incarner des modes spécifiques de communication mais aussi de stockage de l'information savante. De l'argument à retenir à la lettre à envoyer, du brouillon préparatoire à l'indication d'une heure de rendez-vous, le papier est investi d'une puissance de délégation des actes ordinaires, et donc des actes ordinaires du savoir. En scandant les étapes du travail scientifique, en filtrant le flot de nouvelles et de données, en permettant des échanges, en fixant des argumentaires, le papier, manuscrit ou imprimé, opère comme la matière savante la plus élémentaire et la plus essentielle. Dans le cas des cartes sur lequel nous allons revenir, le papier utilisé a deux avantages importants et immédiatement perçus comme essentiels par les savants. En premier, le papier utilisé pour les cartes est un papier fort, composé de plusieurs épaisseurs, auquel on ajoute encore un papier cartonné pour opacifier la carte et qui rend le tout rigide après pressage, séchage et ponçage. Le second aspect est que le verso des cartes est un papier blanc, libre pour recevoir une écriture, une note.

L'activité de la prise de note a fait elle aussi l'objet de nombreuses réflexions venant en particulier d'historien.nes des sciences ou de spécialistes de génétique textuelle qui ont tenté de retrouver, voire de recomposer, le geste singulier qui rassemble aussi bien l'inscription de données inédites que la copie (sélective ou non) d'éléments déjà portés sur le papier. La matérialité de la saisie graphique a constitué un axe d'enquête particulièrement fécond qui a permis, entre autres, de documenter les sources de l'inscription ou de l'annotation mais également le répertoire des formats de la prise de note³¹. Les analyses de Jack Goody sur la « raison graphique » avaient mis en évidence, dès les années 1970, la relation étroite entre la forme d'une inscription et son usage social, politique, ou économique. Les premiers dispositifs d'écriture à Sumer, les « plaquettes d'argiles »³² répondaient ainsi à de nouvelles exigences « administratives »³³. Avec le papier, la prise de note offre un vaste répertoire de compositions graphiques pour assembler des données, des pensées, des chiffres, des arguments, des dessins. Surtout, et comme l'a montré Ann Blair, cette pratique de la prise de note devenait de plus en plus indissociable de la lecture, prise, donc, dans un ensemble encore plus vaste de déterminations matérielles : « livres et bibliothèques, papier et cahiers, instruments d'écriture et tables (...) »³⁴. Il devient important de pouvoir transférer les

³⁰ *Ibidem*, p. 29. Selon les usages savants, la taille du papier peut en fait largement différer. On peut trouver des petits feuillets, « obtenus par pliage in-8° », pour les lettres informelles qui relèvent d'une communication rapide mais aussi, et accompagnant les manuscrits, des bouts de papiers découpés ou déchirés en rectangles ou en bandes et qui servent d'aide-mémoire.

³¹ Rafael Mandressi, « Gestes et formes de l'écriture savante », in Christian Jacob (ed.), *Les Lieux de savoir*, T. 2 : *Les mains de l'intellect*, Paris, Albin Michel, 2011, p. 288.

³² Jack Goody, *La raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, Paris, Editions de Minuit, 1979, p. 150.

³³ *Ibidem*, p. 155.

³⁴ Ann Blair, « An Early Modernist's Perspective », *Isis*, vol. 95, n°3, 2004, p. 420.

informations dont on a besoin pour penser sur un support nouveau, soit parce qu'il est plus aisé à transporter, soit parce qu'il importe de sélectionner quelques traits saillants d'un texte. Les marges des livres, et tous les espaces disponibles sur les feuilles imprimées peuvent d'ailleurs être employés pour capter la substance de développements plus longs et plus fouillés. De fait, insiste Ann Blair, « les notes de lecture les mieux conservées sont souvent celles qui ont été faites dans les marges et les pages de garde des livres imprimés, qui ont été sauvées par inadvertance avec les livres eux-mêmes (...) »³⁵. Les marques, les notes, les soulignements, les exclamations ajoutées sur les livres forment le corpus témoin des opérations ordinaires de mémorisation et de sélection dans le travail savant :

Les annotations dans les livres du début de l'époque moderne comprenaient souvent des gribouillis ou des éléments étrangers divers (recettes, poèmes, généalogies familiales), soit parce que le processus de lecture lui-même suscitait de tels vagabondages de l'esprit, soit parce que les espaces vierges des livres imprimés constituaient un endroit commode pour écrire des choses, soit parce que le processus de lecture lui-même suscitait de tels vagabondages de l'esprit, soit pour suivre les sujets traités et souligner les passages d'un intérêt particulier. Les annotateurs les plus assidus copiaient dans la marge un mot ou une expression thématique pour indiquer ce dont il était question dans chaque passage. D'autres méthodes de marquage des sujets d'intérêt impliquaient le marquage marginal et le soulignement ou le marquage des passages avec des symboles qui avaient une signification pour l'annotateur, bien que la clé de leur signification puisse rarement être reconstituée par l'historien. Enfin, on trouve des commentaires de nature personnelle : les lecteurs font état d'expériences vécues en parallèle avec celles décrites dans le livre ou intercalent des objections, critiques ou louanges, engageant une sorte de dialogue personnel avec le livre, à la fois texte et objet³⁶.

Plus récemment, Vincent Denis et Pierre-Yves Lacour sont revenus sur les « technologies de papier » liées à l'annotation qui, au XVIII^e siècle, concernaient aussi bien les domaines de la science, que celui des bibliothèques ou de l'administration. L'enjeu de ces pratiques était alors de passer « des choses aux inscriptions »³⁷ et ainsi de codifier les phénomènes vus, entendus, compris, partagés. La prise de note devenant une pratique répandue et commune pour saisir le monde, elles se déploient via des « supports (...) progressivement standardisés »³⁸. L'activité scolaire, par exemple, exigeait de pouvoir extraire immédiatement du texte lu les informations cruciales ou déterminantes pour les étudiants. C'est ainsi, remarque Malcolm Walsby, qu'à l'époque moderne, « on laissait consciemment de grandes marges pour permettre aux éditions d'annoter à même le livre »³⁹. L'incorporation matérielle des conditions mêmes de la prise de note signale la grande interpénétration des écrits imprimés et manuscrits. Mais l'annotation sur les livres ne permet pas toutes les opérations de mémorisation – il importe par exemple de toujours avoir le livre en question sous la main pour retrouver les éléments sélectionnés.

³⁵ *Ibidem*, p. 423.

³⁶ *Ibidem*, p. 423-424.

³⁷ Vincent Denis, Pierre-Yves Lacour, « La logistique des savoirs. Surabondance d'informations et technologies de papier au XVIII^e siècle », art. cit., p. 109.

³⁸ *Ibidem*, p. 111.

³⁹ Malcolm Walsby, *L'imprimé en Europe occidentale, 1470-1680*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2020, p.115

D'autres technologies de papier vont donc se développer, qui visent à valoriser la mobilité et la flexibilité de la prise de notes.

Proche du livre dans sa forme (puisqu'il s'agit d'un ensemble de feuilles réunies entre-elles), le carnet et le cahier vont alors monopoliser une grande partie des dispositifs d'annotation à l'époque moderne. Anke te Hessen remarque à ce sujet que le carnet de notes a en fait, très tôt dans l'époque moderne, constitué un instrument commun des savants. Du médecin Konrad Gessner qui découpait et collait dans un cahier des morceaux significatifs des lettres qu'il recevait, aux recommandations de Francis Bacon et de John Locke pour bien tenir un carnet de notes, les exemples fourmillent d'une pratique récurrente et ordinaire⁴⁰. Les carnets du spécialiste des langues anciennes Johann Christoph Wolf, exhumés par Martin Mulsow révèlent également une organisation routinisée de la prise de notes. En effet, les « six volumes cartonnés » de textes recopiés « faisaient partie de ce petit choix d'ouvrages que l'on garde toujours près de soi et que les Allemands appellent *Handapparat* : Wolf devait toujours les avoir à portée de main pour y inscrire quelque nouvelle information savante »⁴¹. Le carnet et le cahier sont des instruments dont le format même conditionne la production de connaissance. Devoir réduire le propos lu ou entendu à quelques éléments saillants, ne fixer que quelques mots d'une réflexion saisie au vol, tout cela conditionne le rapport à la matière savante. Marie-Noëlle Bourguet souligne, à bon droit, à propos du carnet qu'Alexander von Humboldt remplit lors de son voyage en Italie au début du XIX^e siècle combien l'« ambition » de capter tous les phénomènes qui s'offrent au naturaliste, gît « une vive conscience de tout enregistrer, de tenir l'entièreté du monde en quelques mots jetés sur le papier, et des choix que faisait nécessairement, même sans le vouloir, un preneur de notes »⁴².

Pour autant, si le carnet et le cahier ont la vertu de pouvoir lister en continu des informations à retenir, ils ont, par le fait même qu'ils rassemblent un ensemble de feuilles, une certaine rigidité dans l'ordonnement des informations saisies. C'est ici que la fiche livre ses avantages épistémiques pour la prise de notes. Mobile, remplaçable et surtout déplaçable, la fiche (qui prend souvent la forme alors d'une simple feuille volante) est beaucoup plus flexible dans ses usages et délivre le scripteur de toutes les continuités imposées par le carnet. Les fiches ont cette particularité d'organiser une ergonomie complexe du travail savant, comme lorsqu'elles sont glissées dans des carnets foliotés, lorsqu'elles sont associées à des manuscrits en étant crochetées à l'aide d'une épingle, ou, encore, lorsqu'elles viennent à être déposées entre les pages d'un livre imprimé pour servir de marque page. On peut saisir les premiers linéaments de cette « pensée » par fiche à la fin du XVII^e siècle, suite à l'invention du système d'accrochage des feuilles volantes que le bibliographe allemand Vincent Placcius présente dans son *De arte excerptendi* (1689)⁴³. Son dispositif de classement des feuilles volantes, en fait une armoire érudite (*scrinium literatum*), ouvre la voie à une première mécanisation de la mise en fiche et, ce qui est plus important peut-être, de l'idée que les fiches peuvent être une excroissance matérielle et surtout mémorielle de l'esprit du savant. Ce basculement vers l'économie de la fiche va donner lieu à quelques disparitions d'autres techniques érudites, comme celle des florilèges et des lieux communs qui sont accusées par les érudits-ficheurs d'être une accumulation inutile de

⁴⁰ Anke te Hesse, « The Notebook : A Papier Technology », in Bruno Latour, Peter Weibel (dir.), *Making Things Public. Atmosphere of Democracy*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 2005, p. 585-586.

⁴¹ Martin Mulsow, *Savoirs précaire. Pour une autre histoire des idées à l'époque moderne*, Paris, Éditions FMSH, 2018, p. 282.

⁴² Marie-Noëlle Bourguet, *Le monde dans un carnet. Alexander von Humboldt en Italie (1805)*, Paris, Éditions du Félin, 2017, p. 25.

⁴³ Voir : Alberto Cevoloni, *De arte excerptendi : impara a dimenticare nella modernità*, Florence, Leo S. Olschki, 2006.

documents, un amas incohérent d'idées reçues, une succession de formules stéréotypées⁴⁴. Cette folle idée de mettre le monde en fiche traversera une grande partie des mondes savants dans le dernier tiers du XIX^e siècle et au moins jusque dans les années 1950. On souligne les nombreux avantages à vouloir se munir de fiches pour penser, à les multiplier, et surtout à les accumuler et à les ranger sous un ordre choisi. En organisant un certain type de lecture – une lecture lente qui pousse aux commentaires et à la critique –, la fiche est aussi un moyen de faciliter le travail d'authentification des informations. Plus encore, elle vient résoudre le problème de la diversité des notes en bas de page qui peuvent être alors soit de l'ordre d'une citation, soit d'un long commentaire, soit d'une simple référence bibliographique⁴⁵. La fiche, ce bout de papier au format défini, est en effet suffisamment flexible pour accueillir ces formats de textes différents tant par leur statut que par leur taille, et ainsi pour pouvoir fondre cette documentation hétéroclite dans un système commun. Pour tout cela, et beaucoup d'autres choses encore, la fiche devient essentielle à l'érudition, qu'il s'agisse des érudits voulant élargir autant que possible les variables de leur explication, que de ceux qui, au contraire, visent à réduire, à concentrer et à distiller les éléments, dans l'espoir d'atteindre une sorte de pureté chimique analytique.

Dans cette histoire de la fiche que l'on connaît mieux aujourd'hui, en particulier dans les conséquences de cette ergonomie sur la production savante de la fin du XIX^e siècle, il faut insister sur un débat récurrent, central, concernant le format de la fiche. Trop petite, elle ne sert à rien car il faut multiplier les fiches pour inscrire ce qui est utile. Trop grande, elle ne sert à rien non plus car on ne peut plus la transporter. La fiche perd son principal atout qui est sa mobilité. Dans l'immensité des formats d'inscription disponibles et utilisés à l'époque moderne, celui de la carte à jouer occupe une place centrale. C'est l'une des raisons principales qui explique son détournement constant, en particulier durant le XVIII^e siècle.

Les cartes à jouer et l'économie moderne des loisirs

Revenons sur la production des cartes à jouer et leurs usages ordinaires. C'est à ce prix que nous pourrions percevoir leur ordinaire banalité, ainsi que leur disponibilité immédiate dans l'environnement des savants.

C'est en Orient, vers le XII^e siècle, que les jeux de cartes ont vu le jour, atteignant rapidement l'occident par l'intermédiaire de Venise, sans doute dans le dernier tiers du XIV^e siècle. Bien que taxé rapidement d'immoralité par les autorités religieuses, le succès de ces nouveaux jeux fut immédiat, obligeant les autorités locales à légiférer⁴⁶. Le métier de maître cartier se professionnalise rapidement durant l'époque moderne dont l'économie ludique a été finement détaillée par Elisabeth Belmas⁴⁷. Si on compte d'abord « le piquet et le hoc », ce sont en fait dix-neuf jeux qui sont en usage en 1655 dans « l'édition de *La Maison des jeux académiques* sortie par E. Loyson »⁴⁸. Hombre, quadrille, quintille, reversis, whist ou encore tre-sette sont quelques-uns des jeux particulièrement prisés⁴⁹. À cela, il faut encore ajouter

⁴⁴ Ann Moss ajoute que c'est aussi vers le milieu du XVII^e siècle que les recueils de lieux communs encyclopédiques, comme outils didactiques, sont remplacés par l'industrie des ouvrages de référence. Ann Moss, *Les recueils de lieux communs. Méthode pour apprendre à penser à la renaissance*, Genève, Droz, 2002.

⁴⁵ Comme le note Anthony Grafton, « ce qui avait commencé comme un art devenait une routine » (Anthony Grafton, *Les origines tragiques de l'érudition. Une histoire de la note de bas de page*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 171).

⁴⁶ Jules Talbot (dir.), *Fabuleuses cartes à jouer. Le monde en miniature*, Gallimard, BNF éditions, Paris, 2018, p. 13

⁴⁷ Elisabeth Belmas, *Jouer autrefois. Essai sur le jeu dans la France moderne (XVI^e-XVIII^e siècle)*, Seyssel, Champ Vallon, 2006

⁴⁸ *Ibidem*.

⁴⁹ *Ibidem*, p. 155

les « jeux de hasard illicites que l'on pratique massivement à la cour comme dans les académies parisiennes, le lansquenet, la pharaon, la barbacole, la bassette et la dupe (...) »⁵⁰. Des jeux qui, c'est une part de leur succès aussi, transcendent les espaces sociaux, des assemblées élitaires aux estaminets des campagnes⁵¹.

Outre l'économie ludique de la première modernité, Belmas a également pu recomposer la grande complexité du processus de production des cartes à jouer qui suppose des artisans hautement spécialisés ainsi que des voies commerciales dédiées. La demande se faisant croissante⁵², les cartiers vont chercher à s'autonomiser des papetiers, des relieurs et des enlumineurs pour produire en grandes quantités et au meilleur marché « nonobstant le prix élevé des matériaux de base – le papier –, des coûts de fabrication importants et l'existence d'une taxe royale en constante progression sur le produit fini »⁵³. Certaines villes s'investissent dans la production des cartes comme Paris, Rouen, Toulouse, mais surtout Lyon qui, au XVI^e siècle, contient plus de cent trente maîtres cartiers (il n'en restera que 14 en 1691)⁵⁴. À partir de 1631, la licence de fabrication est étendue à d'autres villes comme Orléans, Angers, Romans ou encore Marseille⁵⁵. Cette diversité n'a pas encore d'influence directe sur les techniques de fabrication qui, comme l'indique Belmas, ont peu varié entre 1450 et 1850⁵⁶ :

On utilise trois sortes de papier qui se présentent au XVIII^e siècle sous la forme de feuilles de 14 pouces de longueur sur 11 pouces et demi de largeur. On distingue le papier au pot qui se forme devant la carte et reçoit l'impression des figures et des points ainsi que les couleurs ; le papier de main-brune qui constitue le corps intérieur de la carte et lui donne sa rigidité (...) ; le papier cartier enfin, de belle qualité, très blanc, recouvrir le dos de la carte et ne doit porter aucune trace⁵⁷.

L'opération est plus complexe encore car si l'on veut obtenir une carte de qualité il importe de coller les feuilles avant de les faire sécher et de « commencer le moulage qui voit l'impression des traits des figures sur les feuilles de papier au pot légèrement humidifiées »⁵⁸. La longue chaîne de fabrication exige un conglomérat de compétences spécifiques. Surtout, et comme l'industrie cartière n'est pas mécanisée, c'est uniquement via la « rationalisation des tâches » et l'« uniformisation des objets fabriqués »⁵⁹ qu'elle arrive à répondre à la forte demande.

Parallèlement à l'extension du nombre des villes productrices, la fabrication des cartes à jouer est marquée aussi par une première standardisation qui passe par la fin des ornements originaux. À Lyon, par exemple, le dessin se simplifie. Des figures récurrentes apparaissent aussi, comme le roi de cœur qui porte à la main un oiseau. La pression économique « entraîne l'appauvrissement des décors, en même temps qu'il pousse à l'uniformisation des dimensions de cartes façonnées dans les divers ateliers d'une même région comme dans les différentes régions de France »⁶⁰. En 1701, une révolution engagée

⁵⁰ *Ibidem*, p. 155-156.

⁵¹ *Ibidem*, p. 156-157.

⁵² *Ibidem*, p. 253.

⁵³ *Ibidem*.

⁵⁴ Fabuleuses cartes à jouer, *Ibid.*, p. 64.

⁵⁵ Elisabeth Belmas, *Jouer autrefois. Essai sur le jeu dans la France moderne*, *Ibidem*, p. 248.

⁵⁶ *Ibidem*, p. 256.

⁵⁷ *Ibidem*, p. 266.

⁵⁸ *Ibidem*, p. 267.

⁵⁹ *Ibidem*, p. 270.

⁶⁰ *Ibidem*, p. 276.

par le fermier André Barbier oblige les cartiers à briser leurs moules ancestraux « qui servaient à estamper des figures pleines de charme et de fantaisie ». Barbier impose en effet un patron unique à partir duquel les cartiers n'ont plus qu'à apprêter et mettre en couleur⁶¹. Ce nouveau processus de fabrication est accompagné aussi d'un impôt de 18 deniers (un sol et demi) sur chaque jeu fabriqué dans le royaume. Cette nouvelle fiscalité n'empêcha pas la prospérité des cartiers français au siècle des Lumières car l'Europe se choisit rapidement les enseignes françaises aux formes plus simples, parfois schématiques, pour répondre au goût du jeu qui se répand et ne fait qu'augmenter. Précisons-le, car cette orientation particulière n'est pas sans rapport avec les détournements savants sur lesquelles nous allons revenir, c'est aussi au XVIII^e siècle que l'on va voir se développer des cartes de jeux pédagogiques qui articulent instruction et divertissement. Ces jeux « abordent, à des fins pédagogiques ou par souci d'édification, les sujets les plus variés, de puis les mathématiques jusqu'à l'histoire sainte en passant par la géographie, la langue latine, les fables, l'héraldique, l'astronomie ou l'art de la guerre »⁶².

Les détournements savants : du ludique au pratique

C'est après toutes ces phases conduisant à la mise en circulation et à l'usage de plus en plus répandu des cartes à jouer que les savants s'en emparent, tout en les détournant de leur rôle ludique pour noter sur leur surface vierge ce qui leur semble important et/ou intéressant, pour coucher leurs remarques, leurs bribes de lecture ou encore les éléments d'un raisonnement. Désormais facilement disponibles en masse, ces petits rectangles de papiers cartonnés offrent aussi une surface d'inscription idéalement blanche et libre pour les savants en quête d'un support mobile.

Certains, comme le physicien genevois Georges-Louis Le Sage, s'approvisionnent en rebut de cartes mal conçues ou avec des défauts d'impressions⁶³. Il en griffonna plus de 35 000 entre le milieu du XVIII^e siècle et sa mort en 1803, formant une incroyable encyclopédie mouvante. D'autres en ont un usage plus limité. C'est le cas de Jean-Jacques Rousseau qui ébaucha les *Rêveries d'un promeneur solitaire* sur le dos de ces petits cartons. Il nous est parvenu 27 cartes à jouer avec lesquelles, rappelle l'historienne Claire Bustaret, se déplaçait l'auteur des *Confessions*. Emportant des cartes dans sa poche, il notait sur leur face immaculée les expériences qu'il vivait ou les réflexions qui lui venaient. Comme autant d'éléments d'un puzzle intellectuel, ces petits cartons étaient ensuite réassemblés pour former une trame préparant l'écriture du texte définitif⁶⁴. La matérialité des cartes et la disposition des mots nous renseignent sur les conditions concrètes de la prise de note : « Contrastant avec les habitudes graphiques soignées du philosophe, l'écriture mal formée et l'alignement irrégulier de certaines de ces notes témoignent que l'inscription s'est effectuée en divers moments, et pourraient suggérer une installation inconfortable »⁶⁵. Rousseau se sert des cartes en les orientant « à l'italienne » : l'inscription, commencée au revers, court sur plusieurs lignes parallèlement à la longueur de la carte et s'achève parfois sur l'autre face, en travers des

⁶¹ *Ibidem*, p. 254.

⁶² Fabuleuses cartes à jouer, *Ibid.*, p.45

⁶³ Jean-François Bert, *Comment pense un savant ? Un physicien des Lumières et ses cartes à jouer*, Paris, Anamosa, 2018, p. 9-10.

⁶⁴ Claire Bustarret, « Écrire sur carte à jouer au XVIII^e siècle », *Papiers*, n°9, 2015, p. 9. Voir également le chapitre de Claire Bustarret dans le présent ouvrage.

⁶⁵ Claire Bustarret, « La carte à jouer, support d'écriture au XVIII^e siècle. Détournement, retournement, révolution », *Socio-anthropologie*, n°30, 2014, p. 84.

figures des rois, dames ou valets ou des points rouges et noirs »⁶⁶. Non seulement les cartes conservent la trace d'une réflexion sur le vif, d'une pensée qui surgit dans des circonstances qui ne sont pas celles – supposées ordinaires – du calme propre au philosophe dans son cabinet, mais elles fournissent également de précieux éléments pour comprendre comment un « auteur » circule d'un de ses écrits à l'autre, via les notes qu'il/elle peut accumuler. S'interrogeant sur la façon dont Rousseau composa son spicilège, Alain Grosrichard et François Jacob ajoutent : « le jeu dont s'est servi Rousseau est-il d'emblée dépareillé ? Les cartes ont-elles été prises sans ordre préconçu, par le simple fait du hasard ? »⁶⁷. Il est cependant certain que ces petits cartons annotés ne sont pas seulement le brouillon préparatoire d'une œuvre précise. En effet, « loin d'être un simple avant-texte des *Rêveries*, elles ouvrent des perspectives de lectures croisées avec les *Dialogues*, voire d'autres textes de Rousseau et puisent dans le vécu du philosophe un aliment sans cesse renouvelée »⁶⁸. Minces infrastructures d'une pensée toujours en construction, les cartes à jouer constituent un fond disponible d'argumentaires qui peuvent être mobilisées pour l'ensemble des textes à venir.

Détournée est intégrée dans l'ordre des pratiques scripturaires des savants du XVIII^e siècle, la carte à jouer deviendra rapidement un support de correspondance efficace. Nicholas Cronk a ainsi pu montrer comment Voltaire se servait des cartes pour prendre des notes, mais aussi composer de courts billets d'échanges⁶⁹. À Genève, le pasteur et physicien Marc-Auguste Pictet « en emploie un grand nombre comme minutes de lettres »⁷⁰. C'est aussi le cas de Le Sage qui conserve près de lui la trace des mots envoyés, maintenant ainsi une mémoire vive des échanges épistolaires qui scande sa journée⁷¹.

Il arrive aussi que le hasard et la contingence orientent son usage. Ainsi le poète et savant Johan Wolfgang Goethe, au début du XIX^e siècle, s'intéresse-t-il à la théorie des couleurs, dans le sillage des travaux d'Isaac Newton. Il envisage de donner à ses propres recherches sur le prisme un large écho : « je voulais porter l'affaire à la connaissance du grand public », explique-t-il. Pour cela, ajoute Goethe :

Je rassemblai donc les images les plus nécessaires à l'instauration des expériences subjectives. Elles étaient noires et blanches, afin de servir de matériel prêt à être observé par tout un chacun à travers le prisme. D'autres étaient colorées, afin de montrer comment ces images noires et blanches étaient modifiées à travers le prisme. La proximité d'une fabrique de cartes à jouer et, comme je décrivais les expériences et fournissais également l'occasion de les pratiquer, je crois avoir fait ce qui était requis pour susciter dans tout esprit l'aperçu qui avait si vivement agi dans le mien⁷².

⁶⁶ *Ibidem*.

⁶⁷ Alain Grosrichard, François Jacob « Introduction aux "Cartes à jouer", in Jean-Jacques Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire, cartes à jouer*, édité par Alain Grosrichard et François Jacob, Paris, Classiques Garnier, 2018, p. 769.

⁶⁸ *Ibidem*, p. 772.

⁶⁹ Nicolas Cronk, « Voltaire et l'art du texto », in Marine Roussillon, Sylvaine Guyot, Dominic Glynn, Marie-Madeleine Fragonard (dir.), *Littéraire. Pour Alain Viala*, T. 2, Arras, Artois Presses Université, 2028, p. 243-260.

⁷⁰ Marc J. Ratcliff, « Tirer la bonne carte », in Marc J. Ratcliff, Laurence-Isaline Stahl-Gretsch (dir.), *Mémoires d'instruments. Une histoire des sciences et des savants à Genève, 1559-1914*, Genève, Editions Suzanne Hurter, 2011, p. 34.

⁷¹ Jean-Daniel Candaux, « Typologie et chronologie des réseaux de correspondance de Georges-Louis le sage 1744-1803 », *Dix-huitième siècle*, vol. 40, no. 1, 2008, pp. 105-113

⁷² Johann Wolfgang Goethe, *Matériaux pour l'histoire de la théorie des couleurs*, traduction de Maurice Élie, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2003, p. 463.

Mais Goethe ne se contente pas de détourner les petits cartons colorés pour ses démonstrations publiques, il « prend des notes minéralogiques sur des cartes à jouer et autres petits cartons (...) »⁷³.

Les cartes à jouer concernent encore bien d'autres aspects de la vie savante au XVIII^e siècle. Le détournement aux fins d'une activité savante et/ou intellectuelle est tellement répandu alors que le format de ces petits rectangles de carton devient pour certains une référence éditoriale. Ainsi le pasteur et physicien genevois Pierre Violier a conçu « probablement le premier livre de didactique scientifique paru en français à Genève, où il utilise un format de cartes à jouer pour rendre l'enseignement plus aisé »⁷⁴.

On peut encore noter le cas d'Horace-Bénédict de Saussure qui décide de rassembler sur des cartes à jouer ses « notes latines nécessaires aux différents cours (...) »⁷⁵. Les petites pièces cartonnées lui permettent de construire des discours réarticulables à volonté. Il devient possible de changer l'ordre de composition du cours et d'exploiter ainsi au mieux la flexibilité offerte par la fiche mobile. C'est précisément cette plasticité de la carte qui étonne et intéresse le plus, en particulier dans la possibilité qu'elle offre d'agencer différemment des sections de discours, de remodeler l'ordre d'un raisonnement, de déplacer un jeu de données.

Le siècle des Lumières est celui de l'âge d'or de la carte à jouer transformée en infrastructure mobile de la pratique savante. Elle se trouve à la jointure de phénomènes relevant d'univers sociaux différents dont les mouvements convergent vers un usage répandu du détournement de la carte à jouer. D'une part, la conjoncture commerciale est favorable puisque la popularité des jeux de cartes est au plus haut et que les règles fiscales sont moins fortes, ce qui conduit à une expansion de la production. D'autre part, les besoins de classement, d'ordonnement des informations sont de plus en plus pressants face à la multiplication des surfaces éditoriales (journaux, libelles, ouvrages, feuilles diverses...). Les savoirs qui émergent, toujours plus nombreux, exigent d'être filtrés, triés, classés, rangés. Il faut pour ces opérations répétitives des instruments flexibles, ergonomiques et uniformes. Les cartes à jouer, qui circulent partout dans la société, répondent exactement à cette nécessité nouvelle.

Le renouveau des listes

Ces déterminations pratiques de la carte à jouer croisent d'autres pratiques savantes, dont celle des listes, bien plus ancienne⁷⁶. L'ordonnement raisonné d'entités (mises ou non en relation), de chiffres, de noms, de titres, s'est imposé au carrefour d'attentes scientifiques, mais aussi marchands⁷⁷. La liste permet en effet de rassembler, sur un même support, des éléments dont on souhaite souligner la cohérence, vérifier la présence, ou encore se souvenir de leur ordre. Elle a cependant, et comme le carnet, le désavantage d'être fixe et

⁷³ Madeleine Pinault-Sørensen, « Pierres écrites et dessinées », *Dix-Huitième Siècle*, n° 31, 1999, p. 98.

⁷⁴ Marc J. Ratcliff, « Tirer la bonne carte », art. cit., p. 34.

⁷⁵ *Ibidem*, p. 38.

⁷⁶ Jack Goody, *La Raison graphique. La domestication de la pensée sauvage* mais aussi *Anheim*, Étienne, Laurent Feller, Madeleine Jeay, and Giuliano Milani, eds. *Le pouvoir des listes au Moyen Âge -*

⁷⁷ L'historienne Valentina Pugliano a ainsi montré que dès le XVI^e siècle « la pratique de l'histoire naturelle en est venue à dépendre d'une circulation régulière de spécimens et de l'agrégation progressive d'archives spécialisées de *naturalia*) et de réseaux d'intermédiaires (des paris à la main d'œuvre rémunérée) qui prenaient soin de produire et de faire circuler lesdits spécimens. Les listes offraient aux commerçants comme aux érudits le moyen le plus rapide d'enregistrer et de régulariser ces échanges ». Valentina Pugliano, « Specimen Lists : Artisanal Writing or Natural Historical Paperwork », *Isis*, vol. 103, n°4, 2012, p. 719.

donc de ne pouvoir être aisément réarrangée. C'est tout l'intérêt des cartes à jouer que de venir déployer, fragmenter et recombinaison ces listes statiques et immobiles.

Parce qu'elles sont toutes réalisées sur un format identique et parce qu'elles permettent une décomposition des entités à classer ou à retenir, les cartes à jouer vont venir profondément renouveler l'usage des listes, en particulier les listes des ouvrages et que l'on trouve alors dans les catalogues. Avec la multiplication des volumes imprimés qui s'intensifie à partir du XVI^e siècle, le catalogue s'impose comme l'instrument emblématique d'une gestion raisonnée du dépôt des livres. Faisant l'objet d'une diffusion imprimée, publié séparément, le catalogue est un produit éditorial à part entière⁷⁸. Les catalogues d'ouvrages, « établis pour une collection particulière », ou « dressés pour des fonds d'institutions, publics et d'usage collectif », sont tous « conçus pour des collections vivantes, dont ils assurent par principe la conservation, la gestion (croissance, entretien, mise à jour du contenu et de sa disposition dans l'espace), la recherche et l'accessibilité »⁷⁹. Instrument savant, le catalogue de bibliothèque soutient aussi le marché du livre imprimé qui s'organise via ces répertoires⁸⁰. Pour autant, il importe de pouvoir mettre à jour ce dispositif de repérage. La mobile carte à jouer va jouer son rôle en facilitant cette activité savante de compilation au point de devenir le support d'un nouveau mode de catalogage choisit également durant le XVIII^e siècle par diverses institutions. Le premier répertoire d'ouvrages composés sur cartes mobiles, longuement décrit par Patrick Latour, est l'œuvre de Pierre Desmarais, bibliothécaire au Collège Mazarin à partir de 1772. Ce-dernier hérite d'une situation délicate et doit « rétablir un semblant d'ordre dans l'organisation des volumes »⁸¹. Il s'agissait de ranger correctement les « acquisitions effectuées depuis 1690, intercalées plus ou moins correctement », mais également d'« identifier les doubles (...) », et de procéder au « reclassement méthodique par une recotation complète des ouvrages »⁸². Le choix de Desmarais consiste à sortir de la forme classique du registre topographique et de noter diverses informations (titre, auteur(s), adresse, date, format, reliure et cote) au dos de cartes à jouer, « à raison d'une carte par unité bibliographique, qu'il compléta ensuite d'annotations propres à lui faciliter la suite de son travail (initiale du ou des auteur(s) en vue d'un reclassement alphabétique, surlignement de mots clés du titre, etc.) »⁸³.

Abondantes, uniformes, mais surtout mobiles, les cartes s'imposèrent comme un instrument de classement incontournable pour les imprimés⁸⁴. Un dispositif d'autant plus simple et facilement accessible qu'il sera aussi utilisé pour permettre le classement de certaines bibliothèques privées. Plusieurs savants exploiteront cette possibilité pour leurs propres fonds d'ouvrages, en particulier l'historien britannique Edward Gibbon⁸⁵. La pratique est

⁷⁸ Yann Sordet, « Pour une histoire des catalogues de livres : matérialités, formes, usages », in Frédéric Barbier, Thierry Dubois, Yann Sordet (dir.), *De l'argile au nuage. Une archéologie des catalogues (II^e millénaire av. J.C. – XXI^e siècle)*, Paris, Bibliothèque Mazarine, Éditions des Cendres, Genève, Bibliothèque de Genève, 2015, p. 20.

⁷⁹ *Ibidem*, p. 21.

⁸⁰ *Ibidem*, p. 25.

⁸¹ Patrick Latour, « La fiche au service du catalogue alphabétique : les innovations de Desmarais au Collège des Quatre-Nations (vers 1740) », in Frédéric Barbier, Thierry Dubois, Yann Sordet (dir.), *De l'argile au nuage... op. cit.*, p. 320.

⁸² *Ibidem*.

⁸³ *Ibidem*, p. 321.

⁸⁴ Yann Sordet précise que « [l]e fichier catalographique paraît (...) davantage issu d'expérimentations effectuées dans quelques bibliothèques "publiques" ou institutionnelles à partir du XVIII^e siècle, pour pérenniser les fiches ou notes volantes, jusqu'ici brouillons non conservés des catalogues-codices. Chaque fiche devient potentiellement une brique d'un édifice catalographique désormais susceptible des mêmes mouvements que la collection qu'il sert ». *Ibidem*.

⁸⁵ Thierry Depaulis, Ulrich Schädler, « Gibbon's Swiss Playing Cards », *The Playing-Card*, vol. 45, n°4, 2017, p. 211.

d'autant plus sérieuse que dans l'univers lettré et savant, circonscrire un stock d'ouvrages, connaître un fonds documentaire et être capable de s'y repérer, constituent une nécessité.

De l'obsolescence des cartes à la logique du post-it

La fin du XVIII^e siècle est sans doute un tournant dans l'histoire des cartes à jouer. Ce moment est marquée par la standardisation et la schématisation des figures mais aussi par un régime fiscal particulier qui vont finir par rendre les jeux de cartes moins attractif, tant pour les joueurs que pour les fabricants. La Révolution française avec son nouvel ordre politique rend désuet les jeux avec lesquelles, et jusque-là, on pouvait jouer avec des rois, des reines et des valets. En 1793, Urbain Jaume, membre de la Société des Jacobins de Paris, brevète avec Jean-Démosthène Dugoure de nouvelles cartes de la République française. Les figures changent. On représente de manière allégorique des braves, des vertus, des philosophes et des républicains. Une nouvelle liberté représentative se développe avec ces figures, mais cela ne durera qu'un temps car dès 1808, le modèle officiel des cartes françaises est déposé et contrôlé par la régie des cartes. Cette nouvelle transformation graphique va s'accompagner d'une évolution fiscale qui vise à réglementer très précisément la fabrication des jeux. Petit à petit, durant le XIX^e siècle, la carte va finir par trouver sa forme actuelle. Les techniques d'impression évoluant avec, en particulier, la galvanoplastie et la chromolithographie, le dos de cartes jusque-là laissé libre sont tarotés avec des aplats de couleur, des tranches dorées, et des coins arrondis. La conséquence est importante, car les dos ne sont plus libres pour recevoir une quelconque écriture. La carte n'est plus réutilisable. Les détournements se font de plus en plus rares⁸⁶. Parallèlement, c'est à partir du XIX^e siècle que l'industrie du papier va proposer des formats de papiers directement utilisables pour la prise de note, l'ordonnement des informations ou le catalogage des livres⁸⁷. La fiche devient un produit commercial standardisé, directement adapté aux exigences savantes. Cette offre très ajustée rendra finalement totalement obsolètes les usages détournés des cartes à jouer, rejetant celle-ci du côté de l'art ou de la littérature⁸⁸.

Ce sont d'autres pratiques d'annotations qui vont voir le jour. Sans être nécessairement liées à un détournement d'une surface disponible pour écrire, elles se rattachent pourtant à la longue histoire des technologies de papier. C'est ainsi que les post-it qui fleurissent autour des expériences de mécanique de fluides⁸⁹, ou les griffes identifiant les équipes sur la verrerie d'un laboratoire de biologie⁹⁰ perpétuent les écrits « infra-ordinaire »⁹¹ de la pratique scientifique. Même les terrains de la virtualité (comme ceux des jeux de rôle en ligne qu'étudie Vincent Berry) supposent, pour l'ethnographe, une assise scripturaire mobile et flexible. Ainsi l'anthropologue décrit-il son environnement graphique pour ses prises de note :

⁸⁶ Voir *Fabuleuses cartes à jouer*, *Ibid.*, p. 144-145

⁸⁷ Jean-François Bert, *Une histoire de la fiche érudite*, Villeurbanne, Presses de l'ENSSIB, 2017, p. 48-53.

⁸⁸ On peut penser, en particulier, aux travaux de Marc Saporta qui dans *Composition n° 1* (Paris, Le Seuil, 1962) invitait ses lecteurs à mettre en œuvre une véritable pensée de l'entrelacs en offrant matériellement la possibilité de mélanger les pages-fiches de son roman comme on mélangerait un jeu de cartes.

⁸⁹ Sébastien Plutniak, Dimitri Aguerà, « Reliquats en devenir : une approche dynamique de l'écologie documentaire d'un laboratoire de mécaniques des fluides », *Sciences de la société*, n° 89, 2013, p. 58.

⁹⁰ Jérôme Lamy, Sébastien Plutniak, « La transparence des institutions. Une ethnographie de la verrerie dans un laboratoire de biologie », *Ethnologie française*, vol. 46, 2016, p. 733-746.

⁹¹ Muriel Lefebvre, « L'infra-ordinaire de la recherche. Écritures scientifiques personnelles, archives et mémoires de la recherche », *Sciences de la Société*, n° 89, p. 3-17.

Sans que cela ait été fait consciemment, mes notes de terrain sont apparues, à l'image de ces univers, fragmentées, presque pixellisées. Le traditionnel carnet de l'ethnographe s'est en effet transformé en post-it ethnographiques : des bouts de papiers, de tailles et de couleurs diverses, griffonnés tous les soirs pour être collés, après la déconnexion du jeu, sur le mur du bureau, au-dessus de l'ordinateur. Au cours de mes immersions, j'ai régulièrement inscrit des éléments indiquant la date, le(s) joueur(s) et l'activité à laquelle j'avais participé⁹².

Les petits carrés de papier que l'on peut coller et décoller à volonté sur tous les supports qui nous entourent sont lestés de nouvelles propriétés. Ils « contribuent à inscrire des tâches dans l'horizon d'un traitement différé »⁹³. Ils servent de partage pour l'action collective... Et même s'ils sont le résultat d'une invention fortuite⁹⁴ produit depuis à grande échelle pour s'inscrire dans le répertoire des instruments ordinaires de la bureautique, les post-it font à nouveau affleurer ce que les cartes à jouer détournées du XVIII^e siècle avaient cristallisé : la nécessité d'un support scripturaire mobile, disponible, et interchangeable. Dans la généalogie profuse de ces instruments ordinaires de la prise de notes, les petits cartons colorés, retirés du marché du jeu, ont constitué une technologie quotidienne du savoir, un moyen fragile, mais démultiplié d'affronter l'avalanche d'informations et de données désormais disponibles.

Parler des cartes, évoquer les détournements, comprendre les pratiques

Le présent ouvrage collectif rassemble une série d'études de cas qui toutes donnent à voir l'usage pluriel et plastique des cartes à jouer détournées de leur destinée ludique pour des visées savantes. Physique, mathématique, naturaliste, écrivain, médecin, géologue ... on ne compte plus les métiers et les travaux scientifiques finalement portés par un usage particulier des cartes à jouer.

Gwenaël Beuchet, dans le premier chapitre, expose les ressources du Musée de la carte à jouer d'Issy-les-Moulineaux dont les fonds comprennent un grand nombre de cartes détournées de leurs usages ludiques : cartes de compte, étiquettes de sac à procès, réemplois pédagogiques (comme pour le Bureau typographique), pièces d'annotations et bien sûr supports savants (notamment bibliographiques) ... Ces nombreux détournements témoignent de la grande familiarité des cartes à jouer dans la vie quotidienne de l'époque moderne, mais aussi de la particularité première de ces cartes qui, avec leur dos nu, incitait à des utilisations graphiques à chaque fois singulière : lister, trier, classer, ordonner, cumuler... Dans le chapitre qu'elle consacre aux écrits informels – et plus spécifiquement aux cartes à jouer utilisées par Jean-Jacques Rousseau pour ébaucher ses *Rêveries* – Claire Bustarret rappelle combien ces petits cartons destinés au jeu sont communément retournés au XVIII^e siècle pour servir à de brefs écrits. Des activités commerciales aux échanges privés, c'est toute une société de l'écrit ordinaire qui s'empare des cartes. Pour mieux le comprendre, et

⁹² Vincent Berry, « Ethnographie sur internet : rendre compte du "virtuel" », *Les sciences de l'éducation. Pour l'ère nouvelle*, vol. 45, 2012, p. 41.

⁹³ Caroline Guillot, « Les agendas, outils cognitifs de l'organisation du quotidien. Modes d'appropriation personnelle et pratiques d'écriture ordinaire », *Réseaux*, n° 186, 2014, p. 187.

⁹⁴ P. Ranganath Nayak, John Keterringham, « 3M's Post-it Notes : A Managed or Accidental Innovation ? », in Ralph Katz (ed.), *The Human Side of Managing Technological Innovation. A Collection of Readings*, Oxford, Oxford University Press, 2004, p. 425-435.

pour mieux en saisir à la fois la singularité mais aussi la banalité, il faut replacer le geste graphique de Rousseau dans cet immense répertoire des pratiques scripturaires de son temps. Georges-Louis Le Sage, physicien genevois du XVIII^e siècle, retient l'attention de Jean-François Bert puisqu'avec ses presque 35 000 cartes à jouer transformées en fiches, le savant genevois composa un hyperdocument à tout point de vue hors normes. À la fois encyclopédie mobile, tentative d'objectiver sa position de savant, répertoire des connaissances savantes de son temps et surtout compilation dont le mouvement doit faire surgir l'idée nouvelle, l'œuvre-fleuve, sans contours, ni forme définitive de Le Sage, joue avec les ressorts de la pensée du physicien. Elle montre aussi la nécessité, pour qui cherche à adopter ce mode d'écriture fragmentaire, de développer une mémoire particulière des choses. Patrick Latour revient, dans le chapitre qu'il consacre à Pierre Desmarais, aux travaux d'organisation et de mise en ordre du bibliothécaire du collège Mazarin. L'une des nombreuses innovations qu'il proposa pour rendre son corpus d'ouvrages accessibles fut la création d'un fichier bibliographique composé de cartes à jouer détournées au dos desquelles les informations essentielles pour trouver un livre (nom de l'auteur, titre...) étaient dûment copiées. Les cartes à jouer permettaient, en fragmentant la bibliothèque, d'y circuler par la pensée avant de s'y aventurer pour de bon. Du côté de la médecine, Patrick Fournier analyse les ordonnances médicales portées sur des cartes à jouer par des chirurgiens auvergnats dans les campagnes pauvres. Ici, le modeste support cartonné de la carte prend place dans une gamme plus vaste d'écrits modestes et humbles qui organisent et structurent la surveillance fine des maladies répandues dans les territoires les plus démunis. Ces frêles billets circulent dans des administrations de charité et laissent apparaître la tentative de mener une politique sanitaire cohérente. Isabelle Charmantier et Staffan Müller-Wille se consacrent à l'usage des cartes à jouer par les naturalistes du XVIII^e siècle. Détournées en fiches, elles permettent surtout de traiter des problèmes de taxonomie. Si la rigidité de la carte lui permet de devenir un support durable pour contenir des spécimens de coquillages et de lichens, sa flexibilité, sa fluidité et sa réversibilité entraînent la production de nouvelles chaînes d'arrangements logiques qui font entrer en résonance les pratiques des naturalistes avec exigences d'une science du vivant centrée de plus en plus au XVIII^e siècle sur le jeu des combinaisons d'espèces. Manon Migot répertorie quant à elle les usages des cartes à jouer par le naturaliste toulousain Philippe Picot de Lapeyrouse qui à la frontière du XVIII^e siècle et du début du XIX^e siècle, employa les revers cartonnés pour constituer des étiquettes de minéraux, répertoriant ainsi sa collection et ordonnant son corpus de pierres. Le savant toulousain se sert également des cartes à jouer pour accompagner des petits supports d'expositions des minéraux les plus remarquables. Lui-même ou le colonel Dupuy qui a récupéré sa collection ont également pu réaliser des petits coffrets de conservation avec des cartes. Matériau polymorphe, la carte à jouer est indispensable au développement de cette pratique savante. Dans le dernier article qui compose ce collectif, Jeffrey S. Ravel nous remet dans le contexte particulier de la Révolution française. Les cartes à jouer des frères Dulac qu'il analyse ne sont pas à proprement parlé des cartes utilisées par des savants, mais elles montrent combien les gribouillages qui sont placés au dos de ces cartes peuvent alors avoir un impact sur des vies. Prendre le temps de noter des choses, des pensées, des bons mots révèle des prédispositions intellectuelles et émotionnelles particulières, en particulier des motivations révolutionnaires. La conclusion de ce volume, laissée à la plume d'Ann Blair, revient sur les raisons qui font du XVIII^e siècle le haut lieu de la gestion d'information par l'emploi de la carte à jouer, un thème trop souvent négligé par les historiens du livre alors que ce petit objet, humble et banal, nous en dit finalement long sur la complexité de la production du papier et surtout sur les emplois novateurs des consommateurs.

